



Association An Amzer Poésies
Rencontres et Publications Poétiques

La feuille du temps

Février 2005

La chandeleur

La date de la fête de la purification de la vierge dite fête de présentation de Jésus au temple n'a pas été choisie au hasard. Dans le monde celtique cette date correspond à la deuxième grande fête de l'année « imbolc » période de lustration consacrée à la grande déesse au trois visages Brigantia-Anna-Morrigan à la fois fille, mère et femme du Dagda. Christianisée, la triple déesse deviendra la sainte Brigitte du 1^{er} février, la sainte Marie du 2 et la sainte Agathe du 5. Dans la culture gréco-latine ce sont Cybèle, Déméter et Proserpine qui étaient célébrées pour présider au retour de la lumière et de la fertilité. C'est aussi à cette époque que les romains rendaient hommage à leurs défunts au travers de veillées funèbres à la lumière de chandelles offrant des sacrifices à Fébruus avatar de Pluton ou d'Hadès dieu des enfers. Ces festivités se poursuivaient aux ides de février (15 février) par les lupercales en l'honneur de Faunus-Lupercus identifié à Pan pour veiller à la fécondité des femmes de Rome. Cette référence au loup à ce moment de l'année paraît évidente quand on sait qu'il est le symbole de la gueule des ténèbres pouvant dévorer la lumière qui revient. Mais elle paraît troublante en considération du saint fêté le 3 février et dont le nom Blaise par homonymie avec le breton Bleiz peut signifier « loup » qui serait ici le gardien de l'autre monde. Un autre animal se trouve également associé au mois de février, c'est l'ours plantigrade ancêtre mythique symbolisant la part sauvage de l'homme. Il est dit que si l'ours sortant de sa tanière voit la nuit claire il y retourne de nouveau estimant que l'hiver se prolongera. D'où l'expression : « à la chandeleur l'hiver s'en va ou prend vigueur ». Au regard de toutes ces traditions, il n'est donc pas surprenant que cette fête de la chandeleur nous trouve encore réunis autour de bougies à manger des crêpes symboles de lumière par leur forme rappelant la lune ou le soleil et de fertilité car nécessitant de la farine de blé et surtout les premiers œufs de l'année.

Bergerette de l'ours

L'ours est sorti de sa tanière
Quelle sera son opinion
A découvrir une nuit claire
L'hiver sera peut-être long

L'ours est sorti de sa tanière
Quelle sera son opinion
A découvrir une nuit claire
L'hiver sera peut-être long

L'ours est sorti de sa tanière
Quelle sera son opinion
A découvrir une nuit claire
L'hiver sera peut-être long

Le loup se gave de lumière
Avant de s'en prendre aux moutons
Gardant les portes des enfers
Il s'attarde auprès de Charon

Faut il donc plaindre Déméter
Ou alors condamner Pluton
En faisant fi de leurs affaires
Le temps se moque des saisons

Jehan Lug

La Griesche d'hiver

Je ne dorm que le premier somme.
De mon avoir ne sai la somme,
Qu'il n'i a point.
Diex me fet le tens si a point
Noire mousche en esté me point,
En yver blanche.
Issi sui com l'osiere franche
Ou com li oisiaus seur la branche:
En esté chante,
En yver pleur et me gaimante,
Et me desfeuil ausi com l'ente
Au premier giel.
En moi n'a ne venin ne fiel;
Il ne me remaint rien souz ciel:
Tout va sa voie.

Je ne dors que mon premier sommeil;
de ma fortune je ne sais le compte
puisque je ne possède rien.
Dieu m'arrange de façon qu'en été
me pique la mouche noire,
en hiver la mouche blanche.
Me voici comme l'osier sauvage
ou comme l'oiseau sur la branche:
en été je chante, en hiver je pleure
et me lamente et m'effeuille comme
la branche au premier gel.
Il n'y a en moi ni venin ni fiel:
il ne me reste rien au monde,
tout suit son cours.

Li envial que j'envioie
 M'ont avoïé quanques j'avoie
 Et forvoïé,
 Et fors de voie desvoïé.
 Fols enviaus ai envoïé;
 Or m'en souvient,
 Or voi je bien, tout va, tout vient;
 Tout venir, tout aler covient
 Fors que, bien fait.
 Li dé que li detier ont fait
 M'ont de ma robe tout desfait;
 Li dé m'ocient;
 Li dé m'aguetent et espient,
 Li dé m'assaillent et desfient,
 Ce poise moi;
 Je n'en puis mais se m'esmai.
 Ne voi venir avril ne may,
 Vez ci la glace
 Or sui entreiz en male trace.
 Li traïteur de pute estrace
 M'ont mis sens robe.
 Li siecles est si plains de lobe!

Les tours que je savais
 m'ont dépouillé de mon bien:
 ils m'ont égaré
 et détourné de mon chemin.
 J'ai risqué des coups insensés.
 je me le rappelle maintenant.
 Je le vois bien, tout va, tout vient;
 il faut que tout vienne, que tout s'en
 aille, sauf les bienfaits.
 Les dés que les fabricants ont faits
 m'ont dépouillé de mes vêtements;
 les dés me perdent;
 les dés me guettent et m'épient,
 les dés m'assaillent et me défient,
 j'en suis accablé.
 Je n'y puis rien si je m'inquiète:
 je ne vois venir ni avril ni mai,
 voici la glace.
 Je me trouve sur la mauvaise pente.
 Les trompeurs, maudite engeance,
 m'ont pris mon vêtement.
 Le monde est tellement perfide!

Rutebeuf (?-1285)

A partir de "La griesche d'yver", "La complainte Rutebeuf" et "Le mariage Rutebeuf", Léo Ferré écrivait "Pauvre Rutebeuf" (vous avez le droit de chanter en lisant) :

Que sont mes amis devenus
 Que j'avais de si près tenus
 Et tant aimés
 Ils ont été trop clairsemés
 Je crois le vent les a ôtés
 L'amour est morte.
 Ce sont amis que vent emporte
 Et il ventait devant ma porte
 Les emporta
 Avec le temps qu'arbre défeuille
 Quand il ne reste en branche feuille
 Qui n'aille à terre
 Avec pauvreté qui m'atterre

Qui de partout me fait la guerre
 Au temps d'hiver.
 Ne convient pas que vous raconte
 Comment je me suis mis à honte
 En quel (le) manière
 Que sont mes amis devenus
 Que j'avais de si près tenus
 Et tant aimés
 Ils ont été trop clairsemés
 Je crois le vent les a ôtés
 L'amour est morte.
 Le mal ne sait pas seul venir
 Tout ce qui m'était à venir

M'est avénu.
 Pauvres sens et pauvre mémoire
 M'a Dieu donné le roi de gloire
 Et pauvres rentes
 Et droit au cul quand bise vente
 Le vent me vient le vent m'évente
 L'amour est morte
 Ce sont amis que vent emporte
 Et il ventait devant ma porte
 Les emporta.
 L'espérance de lendemain
 Ce sont mes fêtes.

Cette feuille du temps fut composée le jour de la sainte Agathe... ah ! ah ! Voilà bien l'occasion de caser un fameux poème !

Moesta et errabunda

Dis-moi, ton coeur parfois s'envole-t-il, Agathe,
 Loin du noir océan de l'immonde cité,
 Vers un autre océan où la splendeur éclate,
 Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?
 Dis-moi, ton coeur parfois s'envole-t-il, Agathe ?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs !
 Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse
 Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs,
 De cette fonction sublime de berceuse ?
 La mer, la vaste mer, console nos labeurs !

Emporte-moi, wagon ! enlève-moi, frégate !
 Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !
 - Est-il vrai que parfois le triste coeur d'Agathe
 Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs,
 Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate ?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
 Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,
 Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé,
 Où dans la volupté pure le coeur se noie !
 Comme vous êtes loin, paradis parfumé !

Mais le vert paradis des amours enfantines,
 Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
 Les violons vibrant derrière les collines,
 Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,
 - Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
 Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ?
 Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
 Et l'animer encor d'une voix argentine,
 L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?

Charles Baudelaire (1821-1867)
 (Les Fleurs du Mal)